

---

**Lise Gauvin, *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme***

**Cristina Minelle**

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/38432>

DOI : [10.4000/studifrancesi.38432](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.38432)

ISSN : 2421-5856

**Éditeur**

Rosenberg & Sellier

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2004

Pagination : 657-658

ISSN : 0039-2944

**Référence électronique**

Cristina Minelle, « Lise Gauvin, *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme* », *Studi Francesi* [En ligne], 144 (XLVIII | III) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 mai 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/38432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.38432>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

---

# Lise Gauvin, *La fabrique de la langue.* *De François Rabelais à Réjean* *Ducharme*

Cristina Minelle

---

## RÉFÉRENCE

LISE GAUVIN, *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, 2004 («Points Essais»), pp. 350.

- 1 Le dernier livre de Lise Gauvin porte un titre à la fois captivant et ambitieux. D'abord, l'expression «fabrique de la langue» met explicitement l'accent sur la production – presque matérielle, par un procédé allant du dégrossissage du matériau jusqu'au cisellement final – de la langue française; comme l'A. même le déclare, il s'agit d'une entreprise originale en son genre: «L'ouvrage qu'on va lire ne sera donc ni une histoire de la langue ni une histoire de la langue littéraire, mais plutôt une manière exploratoire d'aborder la littérature par l'analyse des positions des écrivains devant la langue et des propositions langagières que forment leurs textes» (p. 13). La deuxième partie du titre laisse envisager une enquête aussi vaste que novatrice: le parcours *De François Rabelais à Réjean Ducharme* trace une ligne idéale qui franchit à la fois le temps (ce qui n'étonne pas du tout, du moment qu'il s'agit d'un parcours suivant la chronologie de l'histoire littéraire) et l'espace (ce qui étonne davantage car, en général, on étudie séparément la francophonie).
- 2 Le long voyage à travers la langue française commence par la *Deffense et illustration de la langue françoise* de du Bellay, manifeste à la fois polémique, poétique et politique qui représente la première prise de position explicite, au niveau littéraire, à l'égard de la langue nationale («En établissant la langue comme objet de la littérature et la littérature comme une quête du langage, quête qui se fait sur le mode esthétique mais également politique [...]», p. 34) et continue avec le rapprochement de deux auteurs

tout à fait différents mais également fondamentaux pour l'évolution du français: d'abord, Rabelais et son incroyable foisonnement linguistique, exploitant la dimension du carnavalesque («ivresse verbale», p. 51) et agissant aussi sur le niveau lexical à long terme grâce à l'introduction de «néologismes ou d'archaïsmes revivifiés» (p. 57); ensuite, Montaigne et ses *Essais*, dont la parole représente une pierre angulaire pour le français, «mais une parole dépourvue d'artifice, une parole de la conversation spontanée, qui s'applique à emprunter tous les sujets, à les traiter à travers le parti pris d'une énonciation subjective» (p. 61). L'étape suivante, le XVII<sup>e</sup> siècle, est l'époque où «l'une des questions les plus débattues concerne la notion d'usage avec, en corollaire, celle de bon usage» (p. 69): c'est le siècle de Malherbe et de Vaugelas, de l'Académie française, des salons et de la conversation – celle-ci aura un rôle capital pour la consécration du «bel usage» et pour la naissance de la préciosité –, de grands auteurs comme Corneille et Racine. Voltaire et ses contemporains confirment à plusieurs reprises la beauté et la perfection de la langue du XVII<sup>e</sup> siècle, une «langue fixée» (p. 104) qu'il ne faudrait plus changer; Rousseau, par contre, ne sera pas du même avis – «Ce que les langues ont gagné en clarté, en exactitude, elles l'ont perdu en imagination et en poésie» (p. 111) –, ce qui le poussera à trouver un style personnel et imagé; mais la «langue fixée» sera bousculée aussi par le *marivaudage*, mot qui «désigne un art de la parole qui mélange les sentiments les plus subtils et le langage populaire, voire trivial» (p. 113).

- 3 Lise Gauvin s'arrête ensuite sur le souffle nouveau donné par «la turbulence romantique», au sein de laquelle trône la figure de Victor Hugo, qui transpose ses idées dans ses ouvrages «en établissant des frontières poreuses entre les langues et les registres de langue, en explorant dans ses récits divers modes de fiction et en intégrant à ces fictions des parenthèses qui représentent un écart par rapport à une certaine logique narrative [...]» (p. 142). Sur cette voie nouvelle s'engageront, avec cependant des différences importantes, les romanciers Eugène Sue et George Sand – «Leur révolution aura consisté à faire éclater les frontières entre les registres réputés littéraires, donnant ainsi à voir la langue dans sa couleur sociale» (p. 155) – mais aussi les poètes, notamment Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé, qui après de longues réflexions arriveront à «une mise en question radicale du langage» (p. 156). Quant au réalisme, l'A. commence par une introduction au terme qui, en établissant quelques points capitaux, résulte très utile et éclairante pour mieux situer les démarches de Balzac, avec son emploi de la «parole citée», de Flaubert et de son rêve d'un «livre sur rien», de Zola et de la méthode scientifique. La dernière partie du chapitre, trait d'union avec l'étape suivante, envisage brièvement la conclusion de cette période avec les apports des frères Goncourt, de Huysmans, de Maupassant et de Jarry.
- 4 Le chapitre intitulé «La modernité expérimentale» fait un pas en avant et analyse le rapport à la langue de quelques écrivains du XX<sup>e</sup> siècle – «ceux qui, de façon délibérée, ont bousculé les usages du français littéraire, en tentant de faire coïncider langue parlée et langue écrite et d'échapper ainsi aux «français fictifs [...] jusque-là tenus pour légitimes» (p. 210): Proust, dont l'art «consiste à trouver sa propre originalité dans la langue commune [...] en cherchant à écrire 'autrement'» (p. 211); Céline, qui veut «resensibiliser la langue» (p. 219) et qui «subvertit à la fois le langage littéraire par la parole et la langue populaire par la norme littéraire» (p. 225); Quéneau et le «néo-français», à savoir «[...] le français parlé vivant, langue méprisée par les doctes et les mandarins, mais qui a parfaitement le droit d'être élevée à la dignité de langue de civilisation et de langue de culture [...]» (p. 230); Sarraute et les tropismes, ces

«mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience» qui émergent dans les sous-conversations.

- 5 Cependant, «[c]e sentiment de l'étrangeté du langage est partagé par les écrivains des littératures françaises hors de France [...]» (p. 251), ce qui explique pourquoi le parcours vu jusqu'ici ne semble pas avoir de véritable solution de continuité avec les littératures francophones: «Le dénominateur commun des littératures dites émergentes [...] est en effet de proposer, au cœur de leur problématique identitaire, une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littératures dans des contextes différents» (pp. 255-256). Cette condition est à l'origine d'une *surconscience linguistique*, c'est-à-dire d'une sensibilité plus aiguisée à l'égard de la problématique liée à la langue. Encore une fois, l'A. propose une introduction théorique qui cherche à définir et à situer ces littératures à l'intérieur de la «république mondiale des lettres», selon la définition de Pascale Casanova: le lecteur peut ainsi s'approcher de notions-clé pour l'étude de la francophonie telles que «littératures mineures», «littératures périphériques», «littératures de l'intranquillité», ainsi que des concepts d'«étrangeté», d'«irrégularité», d'«insécurité linguistique», avec une attention particulière à la notion de «variance» introduite par Gaston Miron qui affirme: «Je suis un variant français» (p. 267). Lise Gauvin examine alors plusieurs aspects de ces littératures et de leur rapport avec le français: la *négritude* de Senghor et Césaire, dont le but était de «faire passer dans la langue française une culture noire héritée de l'Afrique» (p. 272); le débat entre la *créolité* de Bernabé, Chamoiseau et Confiant et la *créolisation* de Glissant, qui réfléchit plutôt sur une complexité engendrant «[...] chez ceux qui sont en situation d'écriture, un *tourment de langage* dont le versant positif s'exprime par une sensibilité plus grande à la problématique des langues [...]» (p. 281); la *bi-langue* de Khatibi, qui pourrait aider à sortir de l'impasse du choix entre deux langues; la contribution de «voleuses de langue» telles qu' Assia Djebar, Louky Bersianik, France Théoret et Madeleine Gagnon.
- 6 Le dernier chapitre propose une série d'exemples mettant en relief combien la langue française est transformée par son utilisation dans des contextes culturels différents; l'A. remarque que l'imaginaire propre à chaque langue pousse les écrivains «à revoir les modalités de représentation des discours sociaux» (p. 295), en exploitant «diverses figures de l'hybridité [...], poétiques irriguées par le sens du ludique et du transitoire, plus proches de la fête carnavalesque et de l'esthétique baroque que des conventions du réalisme» (p. 296), des procédés que l'on peut apprécier notamment dans l'œuvre d'Antonine Maillet, Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Jean-Pierre Verheggen, Ahmadou Kourouma et Patrick Chamoiseau. La conclusion de ce parcours, aussi long que fécond, s'intitule de façon très révélatrice «Tricher/casser la langue»: c'est un titre qui reprend des expressions respectivement de Barthes et de Kourouma et qui souligne la nécessité, dans la complexité du monde contemporain, de plier et de démonter la langue française pour exprimer toutes ses *variances* – harmonieuses ou dissonantes, en juxtaposition ou en stratification – et pour nourrir une littérature qui, dès ses origines, n'a cessé d'interpeller également écrivains et lecteurs.